

UN ARC
DE GRAND CERCLE

MATEUSZ JANISZEWSKI

UN ARC
DE GRAND CERCLE

Patagonie – océan Glacial – Antarctique

Traduit du polonais par Laurence Dyèvre

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Ortodroma*

Copyright © by Mateusz Janiszewski

*This translation is published by arrangement with
Społeczny Instytut Wydawniczy Znak Sp. z o.o., Krakow, Poland*

© 2022, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-718-1

À Papa

Voici quelques années – peu importe combien –, le porte-monnaie vide ou presque, rien ne me retenant à terre, je songeai à naviguer un peu et à voir l'étendue liquide du globe. C'est une méthode à moi pour secouer la mélancolie et rajeunir le sang. Quand je sens s'abaisser le coin de mes lèvres, quand s'installe en mon âme le crachin d'un humide novembre, quand je me surprends à faire halte devant l'échoppe du fabricant de cercueils et à emboîter le pas à tout enterrement que je croise, et, plus particulièrement, lorsque mon hypocondrie me tient si fortement que je dois faire appel à tout mon sens moral pour me retenir de me ruer délibérément dans la rue, afin d'arracher systématiquement à tout un chacun son chapeau... alors, j'estime qu'il est grand temps pour moi de prendre la mer.

HERMAN MELVILLE, *Moby Dick*¹

1. Herman Melville, *Moby Dick*, traduit par Henriette Guex-Rolle, GF Flammarion, Paris, 2020, chapitre 1, p. 46. (Toutes les notes sont de la traductrice, sauf mention contraire.)

I

LA PATAGONIE

Quelle tristesse, ces terres ! Aussitôt descendus à terre, nous sommes tombés sur une inscription gravée dans un morceau de bois, qui nous a profondément émus : Adiós tierra ingrata de guanacos y pingüinos (Adieu, terre ingrate des guanacos et des manchots). Nous avons appris par la suite qu'elle était due à un officier de marine qui avait stationné ici quelque temps auparavant.

Extrait du journal de
MARÍA SALOMÉ GONZÁLEZ ALBARRACÍN

1

BUENOS AIRES

Une goutte de sueur mesure trois dix-millièmes de micron, un cinquantième de l'épaisseur d'un cheveu humain. Elle est invisible, disparue avant d'apparaître. Elle recèle en soi l'océan primitif depuis longtemps évaporé que continuent de porter en eux tous les organismes vivants, lesquels ne sont qu'une enveloppe servant à conserver des souvenirs du temps où la planète tout entière était un réservoir aquatique biotique, un protobouillon, dont il ne reste pas même une trace dans la composition de l'océan actuel, tout ayant été aboli par le cours du temps, dissous dans les millions d'années qui se sont écoulées depuis lors.

Des rangs de gouttelettes de sueur invisibles se forment sur les aspérités microscopiques de ma peau, elles suintent lentement des glandes sudoripares, s'unissent en chapelets méandriques à peine perceptibles, s'épandent dans les dépressions de mon épiderme.

J'observe la manière dont elles échappent à l'évanescence et grossissent, pour devenir au bout du compte clairement visibles et, en dégoulinant en filets sur ma peau, aller imprégner ma couverture bariolée, tissée dans des hautes montagnes loin de la mer.

Aujourd'hui, à Buenos Aires, la température avoisine les quarante degrés, or la canicule est la dernière chose à laquelle je me suis préparé pour mon voyage au pôle Sud. J'ai emporté des sous-vêtements en laine et des vestes en

duvet, des gants thermiques, des bonnets en polaire et des écharpes épaisses, j'en ai un plein sac à dos, et encore, ce n'est qu'une partie de mon équipement – j'ai expédié un colis de quinze kilos d'habits à Ushuaia et confié les pièces essentielles, mes vêtements de tempête, à Artur, Paweł et Marcin, que je dois retrouver dans deux semaines au bout du monde pour, de là, partir plus loin, là où il finit.

Contre la canicule, je suis sans défense. J'observe ma peau pâle, le dédale de mes rides, le dessin en étoile des plis cutanés, aux points nodaux desquels commencent à briller des perles de sueur.

Sous la pression de la chaleur, le réseau électrique est tombé en panne, la climatisation vient de s'éteindre et mon petit logement sordide, en bordure du quartier Constitución, est une véritable fournaise.

Je me suis reclus là, troublé par le caractère inéluctable de mon voyage vers le pôle. Je projette de faire encore un moment comme s'il n'avait pas commencé, je veux rester assis à mon bureau pour écrire les articles qui m'ont été commandés, comme si j'étais toujours chez moi malgré les onze mille kilomètres que j'ai déjà parcourus.

Mais le courant a sauté et avec cette chaleur étouffante, j'ai la gorge nouée par le voyage. Je me réveille de la léthargie dans laquelle je sombre, penché sur ma feuille de papier. Je me réveille dans une ville étrangère, au milieu de mots étrangers, de rues qui se croisent sous des angles étrangers, créant une grille spatiale qui m'est étrangère.

Je sors sur le balcon, j'allume une cigarette de marque inconnue, j'écoute la langue étrangère, les gens qui s'adonnent à des rituels mystérieux à la croisée de rues maculées d'éclaboussures vertes de maté.

L'air brûlant venu du nord étouffe mon envie d'écrire, il n'engendre qu'un désir, celui d'aller me rafraîchir au bord du Río de la Plata.

Je traverse d'abord les venelles du quartier Constitución bordées d'immeubles délabrés. Je fais un rêve étranger parmi les gens au repos dans les rues. Putains paresseuses, enfants et vieillards me suivent du regard. Par la rue du Venezuela, où Gombrowicz a habité au milieu d'une bande d'ouvriers quand il battait le pavé en Argentine, j'arrive dans un rêve urbanistique, dans une grille de construction sortie tout droit d'un cauchemar, une ville divisée en carrés de rues égaux. Un plan implacable rythme la ville avec des segments de cent dix mètres de long, numérotés de un à cent, même quand le segment compte à peine trois immeubles. La réalité cède ici le pas au principe architectural, comme à suivre le projet qu'avait conçu Le Corbusier pour Buenos Aires, en redessinant la ville comme un volume, un objet tridimensionnel. Je traverse donc de vastes avenues taillées à travers l'espace urbain dans un esprit haussmannien, des voies dégagées où rassemblements et manifestations sont si facilement brisés. Je passe dans des rues larges engorgées par des taxis jaunes et un flot de voitures, dans des artères tracées dans une perspective raccourcie, bordées de gratte-ciel à la splendeur révolue, de bâtiments modernistes aux étroites baies vitrées sans ouvertures, dissimulées sous d'épais brise-soleil... Je parcours la grille dessinée par de défunts architectes, zéloteurs de l'ordre moderniste, qui ont soumis cet espace à leurs caprices en asphyxiant la ville au nom du fonctionnel, de l'espace, de la verdure et de la lumière.

Je vais par là sous l'œil vigilant d'Evita Perón, son visage maternel m'observe depuis un néon éteint, des tubes cassés pendent du squelette poussiéreux d'une publicité lumineuse datant du péronisme. Ma recherche d'eau me fait passer devant les ruines du magasin Harrods, souvenir des jours où Buenos Aires était l'une des neuf villes les plus riches de la planète – le magasin exhibe désormais les montants métalliques sales et rouillés de ses vitrines brisées ; au premier

étage, figé pour l'éternité, un mannequin blafard me fait un signe de la main.

Par des rues placardées d'affiches accusant Madame la Présidente de la République d'Argentine de l'assassinat du juge qui allait ouvrir une instruction contre elle pour corruption, j'arrive au bord des docks abandonnés du Puerto Madero, autrefois animés par le transbordement de céréales et de viande congelée et maintenant encombrés de voiliers de luxe, choquants dans ce pays déclaré deux fois en faillite – dans leurs accastillages rutilants se reflètent des gratte-ciel d'un bleu opaque, enfants posthumes d'urbanistes tombés dans l'oubli qui n'auront jamais l'occasion d'admirer les Skeletor¹ bancaires sans vie écrasant de leurs carcasses les quartiers gentrifiés.

Les quais des docks m'entraînent en bas, vers le sud, du côté de La Boca. Avant d'y arriver, je passe devant le Club Atlético, un centre de tortures rasé lors de la construction du viaduc de la voie nord-sud rêvée par Le Corbusier. Aucune trace ne devait rester de cette prison secrète. Parmi la poignée de détenus ayant survécu aux tortures subies là, aucun ne peut en dire grand-chose, car ils avaient les yeux bandés en permanence. Entre les séances d'interrogatoire, ils attendaient qu'on leur donne de l'eau ; ils gardent du Club Atlético le souvenir d'un endroit sec. Sec, le lieu l'est toujours, recouvert de sable, du crépi qui tombe des murs mis au jour lors des travaux de terrassement. Derrière le grillage en partie enfoncé, j'aperçois les murs épais de cubes collés les uns aux autres et un puits d'ascenseur rouillé – à l'intérieur du puits s'élèvent des tornades de poussière tandis que des filets de sable fin s'écoulent vers le bas.

1. Allusion au gratte-ciel de Cracovie surnommé Szkieletor en référence au Skeletor des *Maîtres de l'univers* et dont la construction commencée en 1975 ne fut achevée qu'en 2020.

C'est ici que les opposants au régime se sont entraînés à la souffrance. Les victimes, extraites de leurs cellules pour être conduites à la salle de torture, comptaient leurs pas, tendaient l'oreille à l'écho que produisaient leurs traînements de pieds jusqu'au lieu de leur supplice, écoutaient avec attention les grincements de l'ascenseur qui les descendait à une énième séance de calvaire.

Le Club Atlético était censé disparaître à la suite de ses disparus, *los desaparecidos*, sombrer dans le néant avec ses deux mille victimes, être dissous dans une explosion d'amnésie historique. Pourtant, il a subsisté dans la tête des survivants, les plans ont beau avoir été effacés et les murs détruits, les couloirs mesurés en pas demeurent, de même que les cellules de cent soixante centimètres de hauteur sous plafond dont leurs mains, dans l'obscurité absolue, ont mémorisé le contact, et aussi l'ascenseur, un conglomérat de sons et d'odeurs d'acier brut rouillé. La structure physique du lieu a été sublimée sous la forme fugace des souvenirs. Le silence des salles de torture, l'obscurité. L'espace aiguisé par l'attente de la douleur. Les menus bruits qui s'esquissent autour du corps meurtri, les coups qui l'empêchent d'oublier qu'il n'est jamais qu'un être biologique.

Je tourne sous un pont pour me diriger vers le quartier de La Boca. À sa périphérie flambent les feux de joie de la fête du foot, des poubelles répandues forment des barricades poreuses, des meutes de gens éméchés jettent dans les flammes languissantes des ordures sèches qui s'embrasent aussitôt. Je sens s'intensifier une odeur âcre de caoutchouc brûlé et de bière Quilmes tiède, qui se dissipe dans les vapeurs montant de l'asphalte surchauffé par la canicule, mais avant que je puisse en trouver la source, une patrouille de police m'enjoint de rebrousser chemin, on ne doit pas aller plus loin. Le samedi soir a fait disparaître une très grosse partie de la ville, de laquelle parviennent des bruits

de bouteilles cassées, des grincements de poussettes d'enfant, des jets sonores de maté recraché.

Je me glisse vers la rive du fleuve, laissant sur ma gauche la fontaine des Néréides protégée par des écrans de plexiglas, éteinte aujourd'hui. Les créatures aquatiques rosissent dans la lumière du soleil couchant et plus loin, déjà sous ses rayons de plus en plus rougeoyants, sur l'avenida España, je longe la haute enceinte de la réserve écologique du littoral où, derrière des piques en fer forgé, s'épanouit une végétation luxuriante. Sur ma droite, je laisse, échouée sur un banc de sable, une statue de la Vierge Marie protectrice de la marine de guerre.

La route me conduit vers une enfilade de bâtiments officiels, d'austères constructions pourvues d'étroites fenêtres et de claustras en béton, des bâtisses carrées grises qui, dans la compagnie de héros défunts statufiés, jaugent d'un regard sévère la vie affluant à leur pied – l'avenue, en effet, est peuplée par des chauffeurs de poids lourds venant de toute l'Amérique du Sud : du Paraguay, du Chili, d'Argentine et d'Uruguay. Des centaines de camions remplissent l'air d'une odeur d'essence et de diesel. De l'autre côté de l'avenue, derrière une haute clôture surmontée de barbelés, s'étend un complexe sportif désaffecté bâti sur un ensemble d'îlots artificiels. Sur des photos datant des années soixante, on voit des blocs de béton peint en blanc disséminés dans la lagune – au milieu d'une harmonieuse composition de bassins aux formes diverses et variées s'élèvent des constructions hypermodernistes : salles de sport au profil arrondi, hôtels en courbes douces à la blancheur resplendissante et restaurants au décor d'inspiration tropicale. Les photos montrent des gens souriants, d'immenses toboggans, des piscines luxueuses. Maintenant, la lagune est envahie par la végétation, des joncs masquent les bâtiments et il n'y a plus que le plus grand gymnase, en forme de fusée spatiale et au toit en partie effondré, à attirer le regard au-delà des

barbelés qui le séparent de la *villa miseria* voisine (*villas miseria* est le nom qu'on donne en Argentine aux bidonvilles).

Immédiatement derrière l'enclos de ce rêve dépassé vivent plusieurs milliers de personnes privées d'eau, contraintes de faire leurs besoins dans des seaux en plastique, sans électricité et sans chauffage dans leurs bicoques faites de matériaux disparates, de briques, de parpaings, de planches, de contreplaqué récupéré sur des caisses de transport, de dalles en béton pressé.

La *villa miseria* est le contrepoint du centre-ville en ruine. Ici, aucune démesure architecturale, les cubes d'habitation sont ce qu'ils sont – l'expression du besoin et non pas de la fonction. De l'autre côté de la clôture, où tout est plongé dans l'inertie, la fonction était censée anticiper le besoin, mais la vie s'en moque, elle s'accroche à la laideur de la favela, à son existence pleine de violence, à ce lieu où sont satisfaits les caprices des gros chauffeurs routiers.

La villa Rodrigo Bueno – tel est le nom de ce quartier, le plus dangereux de Buenos Aires – procure aux routiers bivouaquant sur son contrefort des distractions en tout genre, tous les articles dont ils ont besoin : filles, drogue, nourriture et boissons.

On peut ainsi trouver de tout sur l'avenida España occupée par ce campement de nomades, avec, en prime, les sonorités brutales de la *cumbia villera*. Au pied des bâtiments plongés dans un mutisme hautain au-dessus des flots de l'existence dissolue, de la croissance biologique à bas prix, la vie tourbillonne – elle manifeste envers ces bâtisses la même indifférence que celle que lui témoignent la géométrie délibérée de leur architecture grandiloquente et l'autorité de personnes mortes depuis déjà longtemps, figées dans le temps, dans les monuments qui s'élèvent au bord de l'avenue.

Je passe ensuite entre des bosquets poussiéreux et suis une route asphaltée, fissurée en maints endroits, ombragée

sur les bas-côtés par des arbustes trop bas pour m'abriter du soleil. Alors, je continue de ruisseler de gouttelettes de sueur qui scintillent dans la lumière ; l'eau, au lieu de se rapprocher de moi, me fuit.

Je traverse des chantiers navals assoupis où il ne se construit plus rien, où les navires ne font maintenant que se délabrer – des squelettes de sous-marins qui n'ont pas eu le temps d'être coulés pendant la guerre des Malouines avec, à leur bord, des centaines de marins innocents, semblables à Félix Artuso.

Je parviens enfin au bout de la route. Au même moment arrive un autobus. Il déverse son lot d'ouvriers pressés de rejoindre la centrale thermique bâtie sur un promontoire du fleuve. Je remarque parmi eux un petit groupe d'adolescents. Ils tiennent à la main des serviettes de plage sales imprimées de fleurs délavées. Les filles sont en maillot de bain et les garçons en short usé.

Comme ils ont l'air de savoir exactement par où passer pour atteindre de l'eau, je leur emboîte le pas. Nous nous faufileons ensemble dans des buissons piquants, jusqu'à une murette en béton que nous franchissons d'un commun effort en nous tirant les uns les autres par le bras. Après quoi, nous traversons des broussailles enchevêtrées dans un tunnel de cannes sèches qui nous conduit jusqu'à un nouveau mur en béton, recouvert cette fois d'une sorte de lierre dense épineux. L'ultime obstacle, m'assurent mes guides. Par un sentier qu'ils connaissent bien, on approche d'un endroit du mur lézardé qui est sans piquants et qu'on peut escalader en prenant appui sur les plus grosses branches des arbustes pour passer de l'autre côté.

Je grimpe le dernier et, lorsque je m'assois sur le faite, je découvre le réservoir d'eau vers lequel mes pas me portaient pendant ces heures d'errance. Un grand déversoir d'orage rejette dans un bassin cimenté rectangulaire une eau couleur peau d'éléphant. Les gamins y courent en poussant des

cris joyeux, arrachent leurs vêtements et sautent dedans, à la grande contrariété des pêcheurs en maillots de corps blancs tachés en train de tirer du collecteur de maigres poissons au corps translucide.

Le réservoir de béton s'ouvre sur un delta marécageux dans lequel se perdent les rives du fleuve et où les colonnes d'eau grise des égouts se désagrègent lentement en se mêlant à l'orange sale du Río de la Plata. Dans les lents tourbillons des langues d'eau s'évapore la représentation que je me faisais de toute ville située au bord d'un fleuve, à savoir qu'elle était forcément quelque part en contact avec lui.

En même temps que cette représentation s'évanouit le fleuve, et la ville se détourne du fleuve disparu, car elle est elle-même un endroit disparu.

2

LE RIO NEGRO

Je traverse une mer d'herbe.

Le long de la route en colonne vertébrale, les villages peu pittoresques qui s'égrènent ont pour toute animation le passage intermittent de troupeaux de chevaux, des rosses efflanquées menées par des gauchos aussi fantomatiques que leurs montures. La monotonie de la pampa envahit tout. La lassitude est encore renforcée par la répétition des *estancias*, toutes remplies des mêmes figurines de bétail en plastique disposées sur des pâturages de cellophane verte jusqu'à un horizon disparaissant dans le néant. Les limites des propriétés se succèdent derrière les vitres du car, imprimant à mon voyage un rythme semblable au martèlement des rails par les roues d'un train. Le car, d'ailleurs, se comporte comme un train, il roule à vitesse constante sur la route en ligne droite tracée à travers la plaine, sans montées ni descentes, et le paysage défile derrière ses fenêtres au rythme régulier d'un chemin de fer.

Les lignes de démarcation sont incrustées dans le tissu de cet espace infini – elles découpent l'espace en domaines pour le réunir ensuite en parcelles cadastrales, et celles-ci en communes ; les frontières unissent l'ensemble en provinces, en États, pour constituer, au bout du compte, à partir du sol divisé, un pays habité par un peuple.

Ce sont, en effet, « les lignes [qui] créent l'espace », comme l'a écrit Jared Diamond¹. Les lignes créent nos conceptions. C'est avec des lignes que nous dessinons la perspective, avec des lignes que nous divisons l'espace, esquissons les plans des villes, et c'est au moyen de lignes que nous établissons les cartes.

Le territoire est constitué de milliers de surfaces, il se désagrège sous l'effet des mesures et se réorganise grâce à elles. La mesure le fige dans un acte d'observation perpétuel en nous déchargeant de l'odieuse nécessité d'avoir à soutenir nous-mêmes l'existence de la réalité. C'est pourquoi nous nous empressons constamment de tout mesurer et de tracer des lignes, de façon que, au moins, elles restent dans notre tête quand nos yeux regardent ailleurs et que la réalité s'effondre sur elle-même.

Toute ligne marque la division, à l'exception de celle que trace la route. Elle unit au lieu de diviser. Elle unit la plaine qui s'étend à perte de vue à main droite et l'étendue infinie qui s'étale à main gauche. Elle court en reliant tout ce qui disparaît derrière moi à tout ce qui est encore devant moi.

L'échelle de cette infinitude – car ici, même le sentiment de l'absence de fin doit être revu à la hausse – est impossible à percevoir en mouvement. Il faut s'arrêter, ce que j'ai toujours du mal à faire, poussé comme je le suis par l'impératif du voyage.

À l'arrêt suivant au milieu de nulle part, je me dirige à regret vers une butte, une éminence de quelques mètres de hauteur, un relief à peine visible dans cet océan de platitude. Même microscopique, cette colline me paraît être à des kilomètres alors qu'elle se trouve tout juste à quelques minutes de marche. L'absence d'échelle, le manque de

1. Jared Diamond, « Mr Wallace's Line », in *Discover Magazine*, août 2017. (N.d.A.)

points de repère étirent l'espace jusqu'à des dimensions incompréhensibles, monstrueuses.

Tout est sec, mais ça me rappelle la saison des pluies. Pendant la mousson, tout voyage, aussi court soit-il, se transforme en effort héroïque, la pluie réduit l'espace au temps qu'il faut attendre avant qu'elle s'arrête et le délivre du sortilège d'engourdissement et d'immobilité qu'il subit. Ce qui me fait penser à la saison des pluies, c'est son contraste total avec le lieu où je me trouve. Ici, en effet, le temps ne passe pas, il n'y a que l'espace, les jours sont rythmés par la répétition sans fin des mêmes tableaux – les mêmes villes, les mêmes troupeaux de bétail, les mêmes chevaux et la même route. Les choses proches paraissent lointaines et les choses lointaines s'évanouissent dans le néant, au-delà de l'horizon des événements, car dans un espace aussi étendu, on perd l'espoir de jamais arriver jusqu'à eux. La traversée de ces plaines fait oublier la marche du temps – car quelle importance le temps peut-il avoir si, au bout de quinze heures ou de quinze jours de voyage, vous êtes entouré par la même monotonie, qui conduit à la folie ? Ces bandes qui se succèdent dans l'espace infini, rien ne les distingue des pluies torrentielles interminables de la mousson.

J'arrive au sommet de la butte sans savoir combien de temps m'a pris son ascension.

À main droite, le soleil se couche. À main gauche se lève une lune bleu pâle. Déployée entre les deux, la voûte céleste est encore nimbée de clarté au nord. Devant moi, les étoiles commencent à s'allumer.

Sous son apparence plane, le globe terrestre révèle peu à peu sa courbure, une vérité différente se dévoile. Je découvre un espace sans limites, à la courbe sans fin, et c'est comme s'il m'engloutissait, les choses sans fin ne sont pas autre chose, en effet, qu'une chute sans frein, une chute libre, un vol sans rien à quoi s'accrocher. La terre s'ouvre sous mes pieds et je perds l'équilibre, je trébuche, manquant tomber.

L'incident attire l'attention de charognards en train de dépouiller des cadavres de bétail au pied de la butte. Les vautours observent avec espoir mon moment de faiblesse.

Je dévale la pente et fonce en direction du car, en passant devant des tombes de *gauchinos*.

Les drapeaux, chiffons et foulards rouges délimitant les tombes flottent au vent. Contre les petites armoires vitrées remplies de cadeaux posthumes et usées par les vents sont blottis les objets qui n'ont pas trouvé place à l'intérieur – des paquets de cigarettes mille fois mouillés par les pluies et séchés par le soleil, un ours en peluche râpée, des bouteilles d'*agua ardiente* à moitié vides, des friandises détrempées, des livres aux pages déchirées, malmenés par les intempéries et dont les mots sont devenus illisibles. Tout cela, ce sont les dons offerts à des héros qui, sans trébucher, pas comme moi, ont affronté tous les jours de leur vie l'horreur de l'espace infini.

Le car roule déjà depuis plusieurs dizaines d'heures, c'est à peine s'il a entamé l'espace déterritorialisé. Je me dégourdis les jambes dans le couloir, je m'allonge sur un siège en position couchette, je me relève, je mange. Dehors, peu de changement. Il n'y en a que dans ma tête, où mes pensées se calment. Bloqué dans mon siège, je regarde fuir le paysage. Se manifeste en moi une dissociation. Une différence entre le repos de mon corps et le mouvement du véhicule dans lequel il se trouve. Une tension entre mon esprit apaisé, immobile, et mon corps qui se déplace. Retenu dans le corps, l'esprit se projette en avant de soi, dans un espace où il n'est pas encore. Tout voyage est manque d'unité, à peine un mouvement pour y atteindre, l'unique état qui soudain nous permet d'expérimenter que ce n'est pas nous qui nous déplaçons dans le monde, mais le monde qui se déplace autour de nous et malgré nous. Nous participons à un jeu dynamique où les points de repère changent, nous

jonglons avec les systèmes inertiels, les schémas culturels, le temps et les dates, à seule fin de déplacer ce qui, d'ordinaire, est inamovible. Nous nous perdons pour découvrir le point où tout se rejoint – l'horizon et la route – et expérimenter enfin ce qu'est un esprit immobile dans un corps immobile dans un monde sans mouvement. Ce qui, évidemment, peut ne durer qu'un instant à peine.

Deux rangs devant moi, un enfant en chemise blanche joue gravement avec une petite toupie. La toupie est composée d'un disque tournant et d'anneaux mobiles indépendants. L'essieu du rotor, inséré dans le plus petit des anneaux, est fixé par deux points d'attache à l'anneau intermédiaire, lui-même fixé de la même manière au plus grand. L'enfant démarre sa toupie, pose le petit essieu sur la pointe d'un crayon, où le jouet se maintient, retenu par une force énigmatique. La toupie continue de tourner tandis que l'enfant, inclinant le crayon, la fait passer sur un morceau de ficelle. Contre toute attente, le petit gyroscope ne chute pas, il défie la gravité sur la ficelle distendue. L'enfant me sourit et me tend son jouet, je l'attrape par l'essieu et comprends que, pour changer la position de la toupie, il faut appliquer de la force. Je tiens dans ma main un gyroscope, élément essentiel du gyrocompas.

Si, pour le maintenir en mouvement, on connectait l'essieu du rotor à une source d'énergie, au bout de quelques heures son axe de rotation serait le même que celui de la Terre et révélerait ce qui demeure caché : il indiquerait le pôle. L'âme humaine, dans la pensée préchrétienne, est une créature sphérique, dit Jamblique. Dans son commentaire du *Timée* de Platon, il mentionne également l'aspiration de cette créature à se purifier des influences de toutes sortes. Les néoplatoniciens ne s'accordent pas tous sur le déroulement de l'opération. Selon certains, c'est un processus de longue haleine. D'autres penchent pour l'idée que l'âme humaine est une créature qui se déplace cycliquement

dans un mouvement déterminé par le *periorbion*, notion que l'on pourrait rendre par le mot « période ». L'âme ne peut tourner que sur elle-même, aussi devient-elle, aux yeux de l'adepte de l'ésotérisme, un être en rotation sur lui-même qui séjourne en liberté dans l'espace. Notre conscience est un rotor en suspension dans un mécanisme différentiel qui lui assure le nombre approprié de degrés de liberté. Avec un temps de rotation suffisamment long, elle se mettrait à indiquer d'abord le nord et le sud, puis les limites de la civilisation, puis une direction au-delà. Et pour finir, elle pointerait vers l'endroit qui nous attire et nous repousse en même temps. Dans les dictionnaires anciens, on peut encore rencontrer des dérivés du mot *antarktikos* compris non seulement comme l'opposé du nord, mais aussi, en poursuivant la même logique, comme l'acte de se rendre aux antipodes.

La toupie ralentit sa rotation, elle s'incline et tombe, et tout retrouve son état voilé ordinaire.

3

LA PRESQU'ÎLE DE VALDÉS

La mer d'herbe se termine enfin et débouche dans l'océan Atlantique par la goutte de la presqu'île de Valdés. La presqu'île regorge de merveilles, ses côtes sont peuplées de créatures originaires de différentes zones géographiques. On peut y trouver des manchots et des lions de mer. Dans les eaux qui la baignent, vivent des orques qui, à marée haute, viennent emporter les phoques du rivage. Des baleines s'aventurent dans ses baies. Ces enchantements font que la plus grande station de la péninsule, Puerto Pirámides, est une ville de caméras numériques, de capteurs photographiques à haute résolution et de téléobjectifs cristallins.

Si ce côté merveilleux me rebute, je suis encore davantage effrayé par le souffle humide de l'océan que je perçois dans le bourg, je frissonne à son contact, alors que l'instant d'avant, j'étais attiré par l'eau. Sans attendre le lever du soleil, je tourne le dos à la mer et gravis lentement les rochers du rivage, je pars dans l'*interior* désert en suivant un étroit sentier sablonneux qui monte à flanc de falaise.

Je laisse derrière moi la bourgade, ses promesses de sensations et de rencontres extraordinaires avec la faune marine, les photos de baleines garanties, les émotions procurées par orques en chasse. Je quitte cet univers de sensations fortes pour la contrée aride cachée derrière la ceinture d'humidité marine qui se dépose sur la roche du littoral.

Là, il n'y a rien. Pas d'êtres vivants, pas de curiosités, rien à part le vent. Le vent me déshabille couche après couche, il m'arrache mon blouson mince, mon T-shirt mince et ma peau mince ; embrouille le système fragile de mes veines et de mes artères, l'emmêle dans le réseau de mes nerfs et de mes vaisseaux lymphatiques. Les dunes sont des baleines de sable, des baleines échouées, et le vent les anime en les gonflant de quartz moulu comme d'une respiration, simulacre du jet d'eau des cétacés, la seule chose qui donne un semblant de vie à ce paysage désolé. Le claquement de mes vêtements commence à se fondre dans un grondement pulsé, une vibration générale qui me fait sortir de moi-même, amenant mon corps à se comporter comme un fluide, à échapper au vent grâce à une déformation paresseuse, onctueuse, les traits de mon visage distordus dans un rictus grotesque de crétin.

C'est alors que le sol, une nouvelle fois, s'effondre sous mes pas. D'une manière tout sauf symbolique – ce n'est pas dû à la griserie de l'espace –, il s'effondre au sens propre. La terre s'éboule sous mes pieds, le sentier s'affaisse, la masse rocheuse s'avère être du sable compacté, certes, mais friable, un leurre de solidité. Déséquilibré, j'enfonce les doigts dans la falaise en essayant de me retenir au rocher au-dessus de ma tête, mais là, comme dans un rêve, dans une réaction en chaîne, un fondu enchaîné qui relève du cauchemar, la solidité dont je suis entouré se liquéfie. Je suis prêt à m'élancer – à quelques pas à peine, la sente sablonneuse débouche sur un bloc de granite dont je peux être certain de la solidité –, je vais m'élancer car je ne recule jamais, je ne m'arrête jamais, je peux avancer devant moi sans relâche, courir sans interruption pendant plus de dix heures, travailler sans répit des jours et des nuits d'affilée. Je bondis donc en avant, il faut que je réussisse à passer avant que le sentier ne s'écroule complètement. Je lève un pied. Mais,